18 mars dernier, ajoute qu'en 1883 le Dr. Ingelby, l'un des gardiens à vie de la sépulture de Shakespeare, proposa l'exhumation des restes pour permettre de comparer le crâne du poète avec le buste de l'église. « *On account of the anathema inscribed on the tomb there was a great outcry over this proposal.* » En conséquence, la requête du Dr. Ingelby fut repoussée... Le Pharaon aura tout de même été moins heureux avec les Anglais que cet hypothétique Will. — c. p.

§

L'Énigme de la Bertha. — On n'a pas encore oublié le petit tapage de presse causé par deux articles de Léon Dandet — *Action Française* des 17 et 19 avril derniers — sur l'emplacement et le fonctionnement du fameux canon qui tirait sur Paris et dont la catastrophe de l'église Saint-Gervais restera le plus douloureux souvenir. D'après ces articles, les obus qui tombaient sur Paris provenaient d'un canon électrique situé à Aubervilliers et que des traitres manœuvraient. A l'époque où parurent les deux articles en question, divers écrivains établirent la parfaite possibilité technique de l'existence et du fonctionnement des Berthas aux lieux primitivement indiqués, soit à 120 kilomètres environ de Paris. Mais la preuve finale manquait. Le *Scientific American* vient de la fournir en s'adressant aux ingénieurs de l'usine Krupp qui a construit les pièces. La réponse nous apprend que Krupp construisit en tout sept canons à longue portée. Au début de l'été 1918 — lorsque commença la retraite allemande — il n'y en avait que 3 sur le front. Les 4 autres étaient à Essen. Comme on ne pouvait plus songer désormais à les employer contre Paris, on en détruisit 2 et les 2 autres furent transformés en canons courts, puis détruits en novembre 1919, à l'usine Krupp de Magdebourg. Les 3 canons du front en furent retirés au début de la retraite, puis détruits et mis à la fonte à la fin de 1919. On pourra toujours se demander pourquoi ils échappèrent au contrôle des Alliés, à qui ils eussent dû être livrés. Mais l'énigme de la Bertha est désormais résolue. — c. p.

§

Journaux, dictionnaire et musique. — Nous avons d'excellents journalistes et de moins bons. A tous, dirai-je pour ne les point départager, il arrive, comme aux simples mortels, donc faillibles que nous sommes, de se tromper.

Il n'y a pas de phrase plus souvent ni plus mal citée que celle d'Horace, incomplète d'ailleurs sous cette forme : *Disjecti membra poetæ*. On voudra bien remarquer qu'elle constitue la fin d'un hexamètre, et qu'il est essentiel que le dactyle final : *membra po*, soit précédé d'un spondée, en l'espèce : *jecti*. Oh ! parfaitement ! Je sais bien que tout le monde le sait ! Je ne sais pas moins bien que le même tout le monde, après n'avoir fait ses humanités que pour les oublier, ne fera la

citation que de façon inexacte. J'indique la bonne route ? Parbleu ! tout le monde la connaît depuis longtemps, quitte à ne s'engager que dans des sentiers de traverse. Et il ne se passe guère de semaine qu'on ne nous annonce, comme ce fut fait pour Barbey d'Aurévilly, la publication de *Disjecta membra*. Consentira-t-on à noter que l'a de *disjecta* étant bref, le spondée est détruit ?

Or, quel ne fut pas mon étonnement lorsque, ouvrant *Le Temps* du 17 mai 1923, j'y lus, p. 3, col. 2 : « *Le contre-projet... n'offrait plus qu'un magna disparate de morceaux disloqués, membra disjecta,*

« *Si le latin revient, sous Bérard, à la mode.* »

Il serait temps, en effet, M. le rédacteur parlementaire du *Temps*, qu'il y revint, car vous ne nous parleriez point, vous premier, de *membra disjecta*.

Mon étonnement ne fut pas moindre lorsque, feuilletant le *Larousse pour tous*, édition d'avant-guerre, en 2 tomes, j'y lus, t. I, p. 498, 1^{re} col. : « *Disjecti membra poetæ. Mots lat. signif. : Les membres dispersés du poète.* » On ignorait donc, dès avant la guerre, que *disjecti*, génitif singulier, ne pût s'accorder qu'avec *poetæ*, autre génitif non moins singulier, et non pas avec *membra*, nominatif pluriel, et neutre par surcroît comme si nous étions encore en pleine guerre ! Sur ce point encore je sais bien que M. Larousse et ses successeurs en savent plus que moi, sinon autant, et qu'ils n'ont commis cette erreur que tout exprès, que pour que je la leur signale. Voilà qui est fait.

Le *Matin* du 30 mai 1923 nous réservait une autre surprise, et non moins savoureuse. On y pouvait apprendre, p. 5, col. 1, par le canal de M. Fred Orthys, qu'il y a en France un organiste par commune, soit 36.000, et que chacun d'entre eux doit être virtuose improvisateur, « est obligé de jouer des mains... et des pieds ». Quelques lignes plus bas, M. Fred Orthys nous parle du « tuyau d'harmonium ». Il est à croire que M. Fred Orthys n'a jamais mis les pieds — ni les mains, — dans une église de province, je veux dire : de doyenné ni de simple paroisse rurale. Il s'y fût aisément convaincu que l'*harmoniumiste* — je crée ce néologisme d'ailleurs mort-né — loin d'être un virtuose, exécute péniblement d'un seul doigt le plain-chant, et qu'il n'a nul besoin de jouer des pieds, pour cet excellent motif que l'harmonium est dépourvu de pédalier. Un département que je connais bien, celui de la Nièvre, possède en tout 7 orgues à tuyaux : 4 à Nevers, 1 à Château-Chinon, 1 à Clamecy, 1 à Cosne. Il y a en tout 313 communes dans la Nièvre : pour ce seul département M. Fred Orthys est donc en déficit net de 306 virtuoses des mains, et des pieds surtout. Tout le monde n'est pas obligé, m'objectera-t-il, de savoir ce qui se passe dans la Nièvre, et j'en suis profondément d'accord avec lui. Mais qu'il visite

un peu nos autres départements, et il verra s'il y trouve un virtuose, ne fût-ce que des mains, par commune ! Notons que, des 36. 000 virtuoses de M. Fred Orthys, chacun connaît la fugue. Ce sont plutôt leurs auditeurs qui la pratiqueraient, s'ils avaient l'oreille un peu moins insensible !

Quant au « tuyau d'harmonium », *risum teneatis, amici* et autres ! Il y a loin des anches libres de l'harmonium, qui, par demi-jeu, vibrent dans une toute petite boîte, à l'anche battante de l'orgue. Pâle diminutif de l'orgue, l'harmonium, même dans certains cas où, simplement pour décor, on le pare d'une double flûte de Pan en étain, n'a jamais eu le moindre tuyau qui parle. Soyons donc reconnaissants à M. Fred Orthys de nous en donner un qu'ignoraient, jusqu'au 30 mai dernier, tous nos facteurs d'orgues, et même d'harmoniums. — HENRI BACHELIN.

§

De différentes méthodes pour enseigner la grammaire française. — C'est l'annonce d'un nouvel ouvrage de M. Albert Hermant : *Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française* (un bien joli titre renouvelé de Démoustier et de Salomon Reinach) qui nous a fait rechercher différents ouvrages par lesquels les auteurs se proposèrent de rajeunir l'enseignement grammatical et, comme le dit M. Abel Hermant, « tout en récréant le lecteur, voulurent lui apprendre à écrire finement notre langue, à éviter les impropriétés de termes, les vulgarités, les inélégances ».

La plus curieuse de ces grammaires est peut-être celle qui parut en 1788 sous ce titre :

*La Cantatrice grammairienne, ou l'Art d'apprendre l'orthographe française seul, par le moyen des chansons érotiques, pastorales, villageoises, anacréontiques, etc. Ouvrage destiné aux Dames et dédié à Madame la Comtesse de Beauharnais, par M. l'Abbé***, de Grenoble. A Genève, et se trouve à Lyon, chez Grabit.*

Il est piquant, observent les amateurs, de penser que cet ouvrage a été écrit par un ecclésiastique, l'abbé Barthélémy, l'auteur de *l'Ami des peuples et des rois* (1807) et d'un gros roman épistolaire en deux volumes : *Mémoires secrets de Madame de Tencin, ses tendres amours avec Ganganelli ou l'heureuse découverte relativement à d'Alembert* (1790). En effet, *La Cantatrice grammairienne* est faite de citations plus que légères qui devaient initier les dames aux mystères de l'amour plutôt qu'à ceux de l'orthographe.

Mais qui ne serait disposé à reconnaître que les mystères de l'orthographe n'exercent parfois pas sur « les dames » grand attrait ? Et « les dames » n'ont-elle pas raison de préférer l'abbé Barthélémy à Girault-Duvivier ou à Noël et Chapsal ? — L. DX.